

MERCREDI 18 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier. ————— Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière #05



WIM WENDERS

DE PARIS, TEXAS À LYON, RHÔNE

© Wim Wenders Stiftung - Argos Films



MARISA PAREDES

UNE GRANDE D'ESPAGNE

Photo : Jacques Crozier



Talons Aiguilles, 1991

La chica de la plaza Santa Ana

Hommage à l'une des muses de Pedro Almodóvar : **Marisa Paredes**, à la riche carrière et à

l'engagement sans failles

Quand elle jouait sur la plaza Santa Ana de Madrid, la ville de son enfance, la petite María Luisa Paredes Bartolomé rêvait déjà de brûler les planches des théâtres alentours. Peu d'artistes dans sa famille pourtant, pour celle qui vient d'une modeste famille ouvrière. Née à Madrid le 3 avril 1946, fille d'un employé de la fabrique de bières « El Aguila » et de la gardienne de l'immeuble du numéro 13, la jeune Marisa sentait l'appel de la scène de manière irrésistible. À l'âge de 11 ans, elle s'enferme dans sa chambre et entame une grève de la faim lorsque ses parents refusent sa décision de devenir artiste. Pour autant, sa mère à la personnalité galvanisante la soutiendra toute sa vie.

À l'âge de 15 ans, elle fait une apparition sur scène en tant que « stagiaire de théâtre » dans la compagnie de Conchita Montes, grande dame et brillante directrice de scène, pour la pièce de José López Rubio *Esta Noche Tampoco*. Elle n'a pas encore l'âge légal qui s'élève à l'époque à 21 ans mais sa mère veille et la raccompagne « a casa » tous les jours à 1h du matin. Heureusement, le théâtre n'est qu'à quelques pas. Entre théâtre et cinéma, la superbe carrière de Marisa Paredes prend la tournure qu'elle aura toute sa vie. Ses débuts se font aussi derrière le petit écran, dans les mythiques Studio 1 de TVE (Televisión Española) pour lesquels elle incarne des personnages de Shakespeare, Tchekhov, Beckett ou

García Lorca... Comédienne consacrée au théâtre, vedette de télévision, les rôles se succèdent mais, dans les années 1970 et 1980, le cinéma avec un grand C la boude un peu. Elle passe à côté de certains rôles auprès de Luis Buñuel ou de Luis García-Berlanga Martí, auteur de *Plácido* (1961). Sans regrets toutefois.

Dans les années 1990, elle s'illustre dans les films de Pedro Almodóvar, ce qui lui vaut la reconnaissance à l'international qu'elle a depuis bien longtemps dans son propre pays. Il fait d'elle l'une de ses « chicas » les plus emblématiques en lui offrant un premier rôle de nonne sacrément déséquilibrée avec *Dans les ténèbres* en 1983 et, à 49 ans, le personnage de diva ravageuse Becky del Paramo, ex gloire musicale et mère abusive de Victoria Abril dans *Talons Aiguilles*. Suivent l'interprétation de l'héroïne dévastée et grandiose de *La Fleur de mon secret* en 1995 et, dans un registre plus grave, celle de l'actrice Huma Rojo dans *Tout sur ma mère*, film culte qui remporte l'Oscar en 1999. Marisa Paredes termine son cycle de collaborations avec le cinéaste de La Mancha en incarnant la glaciale Marilia de *La Piel que habito* en 2011. Un rôle à 180° des précédents. Éternellement reconnaissante auprès d'Almodóvar, elle reçoit des offres au-delà des frontières espagnoles, de France, d'Italie et d'Amérique latine. Elle travaille avec Raul Ruiz aux côtés de Marcello Mastroianni en 1996 dans *Trois vies et une seule mort*, avec Roberto Begnini dans *La Vie est belle* en 1997, pour Arturo Ripstein, Manoel de Oliveira ou Guillermo del Toro dans *L'Échine du diable* (2001), pour ne citer qu'eux. Marisa Paredes repousse les limites de son interprétation : jouer

le même rôle à l'infini, trop peu pour elle. En 2010, la télévision espagnole lui ouvre une nouvelle fois les bras avec la série à succès en deux temps *Felipe y Letizia*, où son interprétation de la reine Sofia marque les esprits.

Avocate dans l'âme et résolument engagée « pour défendre des causes qui nécessitent un engagement important », l'actrice a consacré sa vie à ce métier, comme elle le déclare avec émotion en recevant un Goya d'honneur pour l'ensemble de sa carrière en 2018. En juillet 2023, elle fait une apparition remarquée à un meeting politique et s'exprime sur la situation de son pays : « Comment est-il possible que Vox (le parti d'extrême droite) et le Parti Populaire (Parti de droite) aient aussi peur de la liberté ? ».

— Charlotte Pavard

SÉANCES

Talons Aiguilles de Pedro Almodóvar (*Taconeslejanos*, 1991, 1h53)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)
Mercredi 18 octobre, 18h15

> SAINTE-FOY-LÈS-LYON
Jeudi 19 octobre, 20h

L'Échine du diable de Guillermo del Toro (*El espinazo del diablo*, 2001, 1h47, int -12ans)

> UGC CONFLUENCE
Mercredi 18 octobre, 19h15

> UGC ASTORIA
Samedi 21 octobre, 16h30

Prison de cristal d'Agustí Villaronga (*Tras el cristal*, 1986, 1h51, int -16 ans)

> PATHÉ BELLECOUR
Jeudi 19 octobre, 17h15

> COMOEDIA
Samedi 21 octobre, 19h45



Segundo López, 1953

COUP DE PROJECTEUR

Segundo López

Pour ses débuts à la réalisation dans les années 50, l'actrice Ana Mariscal n'hésite pas à ruiner le statut de « favorite du régime » qui lui avait été accolée en 1940 après le succès de *Raza*, pur produit de propagande franquiste maquillé en film d'aventures. En 1951, elle a créé Bosco films, motivée par l'envie de réaliser un film hors des balises, qui montrerait une Espagne nue, plus de dix ans après la fin de la guerre civile.

Son scénario est adapté d'un roman picaresque dont le héros est un jovial provincial monté à Madrid, qui flanqué d'un gamin des rues va

tenter de faire le bien autour de lui. Tourné exclusivement en décors naturels avec des non professionnels, *Segundo Lopez* éblouit, le mot n'est pas trop fort, par sa beauté formelle. L'influence du néoréalisme est palpable, bien qu'Ana Mariscal se revendique plus volontiers du réalisme poétique de Carné. Pour dire l'importance de ce film, il suffit de dire qu'il est légèrement antérieur à deux références du cinéma espagnol de l'époque : *Bienvenue Mr Marshall* de Berlanga et *Mort d'un cycliste* de Bardem. Et voilà Ana Mariscal encadrée comme elle le méritait. — Carlos Gomez

Le Cabinet du docteur Caligari



Le Cabinet du docteur Caligari, 1920

Des questions, *Le Cabinet du docteur Caligari* (1920) en a beaucoup soulevées : peut-on qualifier d'expressionniste un film au décors hallucinés (signés Walter Reimann, Walter Röhrig et Hermann Warm) mais à la mise en scène plutôt frontale ? Qui est le véritable auteur d'une œuvre dont tous les concepteurs, exilés aux États-Unis pour fuir le nazisme, cherchaient à s'attribuer la paternité ? Enfin, comme le soutint l'historien Siegfried Kracauer dans un livre célèbre, le pouvoir hypnotique de Caligari sur sa victime transformée en meurtrier annonce-t-il le pouvoir hitlérien ? Quelles que soient les réponses (oui, son réalisateur Robert Wiene et en un sens, selon l'auteur de ces lignes), cette fable horrifique n'a rien perdu de sa puissance. Au contraire, dans la belle restauration présentée par la fondation Murnau, on est frappé par la présence physique des acteurs, le maquillage épais de Conrad Veidt comme un comédien arpentant la scène de la Schaubühne. Ils ont tourné ce film il y a plus de cent ans dans un studio berlinois, ils sont là sous nos yeux. — A. F.

CINÉ-CONCERT

Le Cabinet du docteur Caligari de Robert Wiene (muet, *Das Cabinet des Dr. Caligari*, 1920, 1h17)

> AUDITORIUM Mercredi 18 octobre, 20h
accompagné par l'Orchestre national de Lyon dirigé par Frank Strobel

MÉMOIRE

L'Homme au coin du mur rose



L'Homme au coin du mur rose, 1962

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Né d'un père anarchiste et d'une mère actrice, l'Argentin René Mugica (1909-1998) a d'abord été assistant réalisateur avant de devenir comédien et cinéaste. Pendant 10 ans il tourne des films qui se font immédiatement remarquer, tel *L'Homme au coin du mur rose*, sélectionné au festival de Cannes 1961. Ce film produit avec un groupe d'amis est l'adaptation d'une nouvelle de José Luis Borges.

Son film au festival Lumière

L'Homme au coin du mur rose est un western sur le mode fatal et implacable. Alors que se fête le centenaire de la nation argentine en 1910, un homme sort de prison, gracié pour l'occasion. Avant de partir dans le sud, il doit venger son codétenu défunt, un homme qui fut trahi par un ami qui, depuis, lui a volé sa femme, la belle Lujanera.

Pourquoi le redécouvrir ?

Il faut se plonger dans l'atmosphère pleine d'âme de cette histoire jouant le thème efficace de la vengeance qui fonctionne comme un poison. Dès le générique début, *L'Homme au coin du mur rose* impose un rythme sans temps mort, à la tonalité variée, autant grâce à la musique, qu'à la traversée de la ville par un héros à la silhouette sombre et inarrêtable. Aux moments de comédie succède le drame au premier degré avec des combats aux couteaux, l'arme locale des hommes virils, et une séquence de danse phénoménale de sensualité documentaire.

— Virginie Apiou

SÉANCE

L'Homme au coin du mur rose de René Mugica (*Hombre de la esquina rosada*, 1962, 1h11)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Mercredi 18 octobre, 14h

Chronique d'un rêve américain

Il y a tout juste quarante ans, **Wim Wenders** tournait en plein désert son film le plus connu, **Paris, Texas**, Palme d'or au festival de Cannes 1984. Souvenirs

En 1983, Wim Wenders a 38 ans. Pour décrire des années plus tard le jeune homme sérieux qu'il est alors, il cite volontiers les deux vers récurrents de *My back pages*, de Bob Dylan : « *I was so much older then, I'm younger than that now.* » J'étais tellement plus vieux à l'époque, je suis plus jeune aujourd'hui. A l'époque, donc, Wenders habite à Los Angeles. Le cinéaste ne fréquente pas trop le milieu du cinéma, juste une petite colonie allemande : il a été témoin au mariage de Wolfgang Petersen, croise Udo Kier ou Uli Lommel installés eux aussi à L.A. Ses amis sont plutôt peintres ou musiciens. Wenders écume d'ailleurs l'abondante scène musicale de L.A., en plein âge punk – « *il y avait toujours un groupe qui jouait quelque part, et c'était souvent The Gun Club, ou Minutemen...* »

Juste avant publication, Sam Shepard dont Wenders admire le travail et à qui il aurait aimé donner de rôle principal de *Hammett*, lui a envoyé le manuscrit de *Motel chronicles*. Le cinéaste est enthousiaste, il sent qu'il tient là ce qui pourrait être son premier « vrai » film américain, celui dont il rêvait depuis la vieille Europe. Il prend des notes pour un scénario,

il en connaissait trop bien les rouages. La vérité est plus romanesque encore : fou d'amour, il est parvenu à se faire engager aux côtés de sa compagne dans *Country - Les Moissons de la colère*, qu'il part tourner dans l'Iowa. Sur les conseils de Shepard, Wenders donne sa chance à un éternel second rôle : Harry Dean Stanton. Celui-ci a des états d'âme : il a déjà 56 ans, le scénario lui prête un mariage, achevé depuis quatre ans, et un fils de bientôt 8 ans avec Nastassja Kinski, qui en a 23... « *Je suis trop vieux, trop laid. Elle est trop belle...* »

À août 1983. Il fait 45 degrés, la chaleur est suffocante, insupportable. Une petite équipe tourne les premiers plans de *Paris, Texas*, qui ne s'appelle pas encore ainsi – le premier titre, *Motel chronicles*, a été déjà abandonné, le second, Wim l'a oublié, « *il faudrait regarder sur le clap* ». Claire Denis est sa fidèle assistante. Wenders a décidé de filmer les paysages mythiques américains – le désert, la route, les motels – comme s'ils les voyaient pour la première fois, déshabillés des références cinématographiques ou picturales qui ont hanté le jeune étudiant en cinéma, gros consommateur de culture. Pas de story-board, pas de prédécoupage : à l'instant du plan, Robby Müller et lui inventent le film avec une innocence retrouvée. Plus tard, à la post-production, la guitare du bluesman blanc Ry Cooder servira en quelque sorte de commentaire référentiel.

Le jeune Hunter, le fils de Travis, est joué par Hunter Carson : il n'a pas 8 ans, mais il est plus mûr que la normale. Sa mère est l'actrice Karen Black, son père l'acteur et scénariste L.M. Kit Carson. La première a accompagné son fils les premiers jours, le second prend le relais. Ça tombe bien. Coincé dans la maison middle class, au-dessus de l'aéroport de Los Angeles, dans une « *american way of life* » qu'il rend tout de même bien peu désirable, le film est en panne. Comment Travis doit-il retrouver Jane, son ex-femme ? Wenders et Shepard avaient bâclé une fin à laquelle aucun ne croyait, où Jane était la fille d'un prêcheur – ils avaient imaginé, pas très sérieusement, confier le rôle à John Huston. Mais

il fallait de toute façon réécrire autre chose, et l'absence de Sam Shepard a tout compromis. Wenders écrit seul, puis s'appuie sur le père d'Hunter Carson. Ensemble, ils scénarisent le départ de Travis et de son fils pour le Texas.

Wenders envoie les nouvelles scènes à Sam Shepard, par Fedex ou équivalent, là-bas dans l'Iowa. Ni le fax, ni Internet n'existent encore... Shepard accuse réception, travaille les dialogues. Il téléphone la nuit pour dicter ce qu'il a écrit à Wenders. Ils inventent ensemble l'idée d'un peep-show peu banal, où les filles écoutent les clients autant ou plus qu'elles ne se montrent. C'est là que Travis retrouvera Jane, d'abord incognito, puis racontant leur histoire comme une confession.

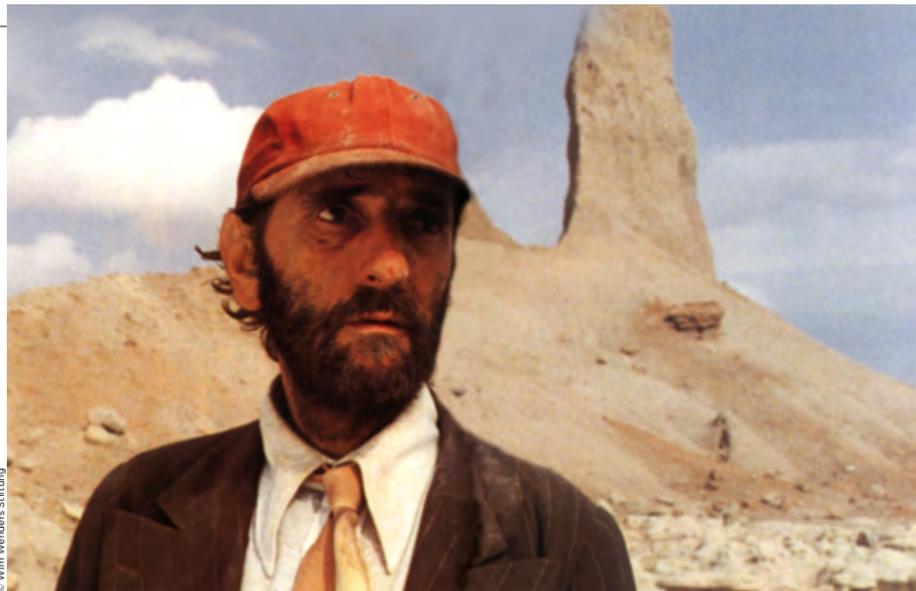
Là encore, chaleur accablante : le peep show a été construit à Port Arthur, Texas, une ville dont Wenders connaît l'existence



Paris, Texas, 1984

mais Sam Shepard, lui, veut s'éloigner du livre. Quand Wenders rêve d'un road movie montant jusqu'au Canada, Shepard lui explique que le Texas suffira, qu'il résume toute l'Amérique. Ils tombent alors d'accord sur l'histoire de Travis, surgi du Mexique où il a trouvé refuge pendant quatre ans d'absence, quatre ans d'amnésie, de mutisme peut-être. Son histoire d'amour avec Jane, plus jeune que lui, a mal fini. Il a tout abandonné, femme, enfant. Et le voilà qui revient, sans un mot, sans une bribe d'explication.

Pour Wenders, il est clair que Travis, c'est Shepard. Mais non, Sam est déjà parti loin. Il a rencontré Jessica Lange sur le tournage de *Frances*, il ne veut pas la lâcher d'une semelle, y compris pour le tournage de son ami. Longtemps, il prétendra avoir renoncé au rôle parce qu'issu de sa propre imagination,



Paris, Texas, 1984

parce que Janis Joplin y est née. Le jeu subtil avec un miroir sans tain – voir sans être vu – oblige Robby Müller à suréclairer, portant l'espace réduit de la cabine où évolue Nastassja Kinski à des températures insupportables. La vitre comme un écran renvoie à l'écran familial des films super-8 que la famille a regardés un peu plus tôt, comme une rime émouvante – « *La sagesse du jeune cinéaste avait prévu cela* », avoue aujourd'hui Wim Wenders. L'intensité du jeu, les monologues écrits par Sam Shepard font le reste. « *J'étais assez confiant dans l'histoire, mais là je savais qu'on avait atteint quelque chose d'universel. Le film avait été en danger de ne pas être terminé, j'étais désormais sûr qu'il allait toucher les gens.* »

Le jour où on l'a croisé, Wenders parlait doucement, rassemblant ses souvenirs. « *Paris, Texas a changé ma vie, il a marqué un grand tournant dans ma carrière. Avant, personne n'attendait rien de mes films. Après, tout le monde attendait un film de ce niveau. J'ai dû survivre au choc du succès !* » On glisse le mot « *mélodrame* » que peu avaient prononcé à l'époque. Il réfléchit. « *Quand j'étais étudiant à Paris, dans les années 60, il y avait dans Pariscope la catégorie "mélodrames". Ce n'était jamais mon truc. J'ai toujours trouvé que le mot était un peu péjoratif, mais c'est peut-être un peu con. Peut-être que c'est ça, Paris, Texas.* »

— Aurélien Ferenczi

SÉANCES

Paris, Texas de Wim Wenders (1984, 2h28)

> **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 18 octobre, 10h45

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Jeudi 19 octobre, 17h15

> **COMOEDIA** Dimanche 22 octobre, 16h45

Aujourd'hui, Wenders présente ses deux derniers films :

Perfect Days de Wim Wenders (2023, 1h59)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Mercredi 18 octobre, 21h

Anselm - Le Bruit du temps de Wim Wenders (1h33)

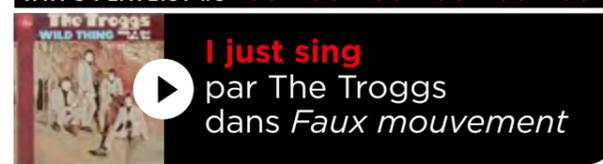
> **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 18 octobre, 16h45

(billetterie directement auprès de la salle)

Séance suivie d'un échange avec Wim Wenders

À 20h15 au village du festival, Wim Wenders dédicacera les coffrets Blu-ray *La Trilogie de la route* et *Les Ailes du désir*, édités par Carlotta.

WIM'S PLAYLIST #5



Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de **Wim Wenders**, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

Goethe préférerait-il les Troggs ou les Kinks ? Fan de brit-pop, le Wilhelm Meister modernisé joué par Rüdiger Vogler dans *Faux mouvement* possède en évidence un vinyle de chaque groupe. Mais il faut croire que la fureur de la voix nasillarde de Reginald Ball, dit Reg Presley pour faire plus rock, sied davantage au jeune homme sur le point de tout quitter pour faire son apprentissage à travers l'Allemagne. Trop de colère pour la pop lumineuse (et plus durable) de Ray Davies. Tourné vers les années 60, Wenders a déjà abondamment puisé dans la discographie des Kinks pour son film de fin d'études, *Summer in the city*, et quelques années plus tard dans *L'Ami américain*, Bruno Ganz fredonnera *Nothin' In the World Can Stop Me Worryin' 'Bout That Girl*, une merveille, chanson qu'on retrouve aussi dans *Rushmore* de Wes Anderson, preuve que les grands esprits se rencontrent. Le festival Lumière 2023 est par ailleurs très Kinks, avec une version personnelle de *You really got me* par Patrick Bouchitey dans *Lune froide*. Tout est dans tout, on vous dit. — A. F.

LES SÉANCES

Faux mouvement de Wim Wenders (*Falsche Bewegung*, 1975, 1h43)

> **CINÉMA OPÉRA** Vendredi 20 octobre, 19h15

> **UGC ASTORIA** Samedi 21 octobre, 20h15

QUIZ PEDRO ALMODÓVAR

Marisa Paredes, une des actrices fétiches de Pedro Almodovar est à l'honneur lors de cette 15^e édition. Une belle occasion pour tester vos connaissances sur l'œuvre du cinéaste espagnol, Prix Lumière en 2014. — par Laura Lépine



Talons Aiguilles, 1991

1 Quelle chanson interprète Marisa Paredes dans *Talons Aiguilles* ?

- A. *Un año de amor*
- B. *Piensa en mí*
- C. *Porque te vas*

2 Pour quel film d'Almodovar, Antonio Banderas a-t-il reçu le prix d'interprétation au festival de Cannes ?

- A. *La Mauvaise éducation*
- B. *Douleur et Gloire*
- C. *Attache-moi !*

3 Quelle actrice incarne le personnage de Pepa, dans *Femmes au bord de la crise de nerf* ?

- A. Marisa Paredes
- B. Victoria Abril
- C. Carmen Maura

4 Quelle est la profession de Rosa incarnée par Penélope Cruz dans *Tout sur ma mère* ?

- A. Une prostituée
- B. Une religieuse
- C. Une torera

5 Quelles sont les comédiennes citées dans la dédicace de *Tout sur ma mère* ?

- A. Bette Davis, Catherine Deneuve, Fanny Ardant
- B. Bette Davis, Gena Rowlands, Romy Schneider
- C. Bette Davis, Gena Rowlands, Jeanne Moreau

6 Combien de films Rossy de Palma et Pedro Almodovar ont-ils fait ensemble ?

- A. 8
- B. 10
- C. 25

Ça se passe à LUMIÈRE



Photo : O. Chassignole

« Ça m'a pris 13 ans pour faire ce film indépendant. J'ai finalement trouvé un millionnaire fan de Ray Charles pour le financer. Ray était informé de mes démarches. Je lui disais que j'allais faire le film mais que je n'avais pas encore de financement et Ray répondait "c'est pas grave, Taylor, je sais que le projet va se faire, je te fais entièrement confiance". Il était extrêmement gentil avec moi, nous avons une très belle relation mais les génies ne sont pas faciles. Nous nous sommes mis d'accord pour utiliser sa musique dans le film. Je voulais réenregistrer certains arrangements de ses débuts et nous avons travaillé ensemble à son studio. Dans le film, c'est la scène de ses débuts où il joue tout seul *Everyday I have the blues*. Cette scène nostalgique est capitale car il se sent seul. Le lendemain de ce concert, il prendra de l'héroïne pour la première fois. Bref, lors de l'enregistrement, Ray joue le morceau d'une façon beaucoup trop entraînante et pas du tout intime comme je l'attendais. Je le lui dis et c'est là que, après dix ans de relation merveilleuse, il me traite de connard. Je lui explique avec une économie de mots ce que je veux et il se met à jouer exactement comme je le souhaite. Il me rétorque : "Ok : just say what you mean". Explique-moi juste ce que tu veux. C'était le meilleur conseil que l'on pouvait me donner en tant que cinéaste. »

Taylor Hackford présentant Ray (2004)

« Un jour, lors d'une projection de *La Famille Tenenbaum* à l'ancienne Cinémathèque Française, un vieux monsieur ressemblant à Michel Ciment m'a demandé pourquoi je mettais toujours en scène des personnes aussi cinglées. Je lui ai répondu la vérité, à savoir qu'ils sont inspirés de mes amis et de ma famille ! Je ne suis pas attiré par les gens bizarres et de mon point de vue, mes personnages ne le sont pas. S'agissant de l'émotion qu'ils transmettent, je fais confiance à mes personnages et aux comédiens qui les interprètent. C'est pour cette raison que le casting est une étape très importante de mon processus. »

Wes Anderson lors de sa soirée hommage à l'auditorium de Lyon



Photo : Sandrine Theissat

LE DOC DU JOUR

Valerio l'amoroso



Valerio Zurlini peintre des sentiments, 2023

Valerio Zurlini vu par une femme, la documentariste Sandra Marti : une évidence, tant le cinéaste italien a livré un cinéma féminin.

Le sujet

Valerio Zurlini est le cinéaste italien de la seconde moitié du XX^e siècle qui a le plus filmé la fièvre de personnages jeunes. Alain Delon, Claudia Cardinale, Marcello Mastroianni, Jean-Louis Trintignant et surtout Jacques Perrin ont incarné les héros du cinéma rare de Zurlini. Une œuvre autour du sentiment d'amour toujours dévoré par l'adversité politique, sociétale ou historique.

Le parti pris

Ce documentaire se focalise sur la parole à travers les rencontres avec ceux qui ont connus Zurlini, et ceux qui se livrent à une analyse sur son œuvre et lui restituent sa grande importance.

Les moments forts

La comédienne Sonia Petrovna, qui fut l'inoubliable Vanina dans *Le Professeur* avec Alain Delon, se souvient du côté « tellement désespéré » de Zurlini. « C'était l'aventure. » Il fallait chercher « les choses qu'on ne dit pas. » Plus loin : « J'essaie d'utiliser beaucoup ce que les acteurs me donnent... la toux, une bouffée de cigarette, le geste le plus insignifiant... » dit la voix de Zurlini, dans une interview audio qui dévoile quelques-uns des secrets de son extraordinaire direction d'acteurs. Cette parole donne une authenticité très émouvante à ce documentaire, pour se souvenir d'un cinéaste qui, comme il est dit à un moment : « a toujours vu le monde à travers un cadre. » — V. A.

SÉANCE

Valerio Zurlini peintre des sentiments de Sandra Marti (Documentaire, 2023, 52mn)

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Mercredi 18 octobre, 9h

PARTENARIAT

« Favoriser l'accès à la culture »

Arnaud Brun, président du Conseil de surveillance du groupe Adéquat explique l'engagement de l'entreprise lyonnaise envers le festival Lumière

Quel est le sens du partenariat passé entre le festival Lumière et Adéquat ?

Pour nous, ce partenariat fonctionne à trois niveaux : le premier, c'est favoriser l'accès à la culture pour le plus grand nombre ; le deuxième, c'est affirmer notre position d'acteur de l'emploi, vecteur d'inclusion, en accompagnant notamment les bénévoles vers l'emploi et le programme à destination des personnes réfugiées. Enfin, c'est le fait de « rendre à la cité », en tant qu'entreprise lyonnaise, cela fait sens d'avoir une action forte au niveau local.

Qu'est-ce que la culture peut apporter à un groupe tel que le vôtre ?

Encore une fois, c'est la notion d'accès à la culture pour le plus grand nombre qui nous intéresse dans le festival Lumière. A notre niveau, cela s'adresse directement à nos collaborateurs permanents et intérimaires. Chaque année, nous distribuons plusieurs centaines de places pendant le festival, et faisons vivre le partenariat tout au long de l'année avec l'Institut (visites du musée, expositions, séances spéciales...).

Pouvez-vous nous détailler et faire un bilan de l'action de « job dating » que vous menez chaque année autour du festival ?

Le « job dating » a lieu chaque fois après le festival, cette année le 8 novembre à la Tony Parker Adéquat Academy. Il s'adresse à tous les bénévoles du festival, quel que soit leurs parcours et profils, et

a pour objectifs de leur faciliter l'accès à l'emploi. Il s'inscrit pleinement dans l'action du festival à destination des personnes réfugiées, notamment.

En 2022, nous avons eu 55 personnes inscrites. Pour 2023, nous ouvrons à encore plus de personnes, avec l'ambition de proposer l'événement « emploi solidaire » à destination de tous les bénévoles en recherche d'emploi, en partenariat également avec les associations de réfugiés qui sont très mobilisées.

À titre personnel quel est votre meilleur souvenir du festival ?

Au-delà de la programmation, mon moment préféré chaque année est la cérémonie d'ouverture. Qui sonne le départ d'une superbe manière : surprises, humour, émotion, souvent aussi un temps privilégié ensemble avec les équipes Adéquat.

— Propos recueillis par AD

PORTRAIT



© Laura Lépine

Un jour, un bénévole

VICTOR EHRMANN

BIO EXPRESS : Titulaire d'une licence en cinéma, et bénévole au sein de festivals de musique, à 24 ans, Victor Ehrmann est en reconversion pour devenir chargé de production de musiques actuelles. Rejoindre l'équipe des bénévoles était l'occasion pour lui de découvrir le festival de l'intérieur.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Scorsese : pour le portrait qu'il dresse de la société américaine. Wim Wenders, j'étais ravi d'apprendre qu'il recevait le Prix Lumière. J'adore aussi la qualité d'écriture de Greta Gerwig. Et Catherine Breillat pour son film *L'Été dernier* !

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : Le cinéma indépendant L'Eldorado à Dijon. Et puis, les séances cinéma organisées par mon père à la maison : il m'a fait découvrir *Citizen Kane* et l'œuvre de Chaplin.

MON FILM DE CHEVET : *Interstellar* de Christopher Nolan. C'est ma madeleine de Proust.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : C'est vraiment l'aspect logistique qui me plaît le plus, et j'adore l'effervescence et l'énergie d'un festival !

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Placer et accueillir les spectateurs, faire la billetterie, être chauffeur et aussi référent des bénévoles de l'UGC Ciné Cité Confluence.

— Propos recueillis par L. L.



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 5 100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org